

Auteur de La louve et le sanglier, roman historique qui a connu un grand succès depuis sa récente parution (Ed. du Rocher, Monaco ; puis "France-Loisirs" ; je vous en donnais un compte rendu dans notre Bulletin de 1986), Yann BREKILIEN est venu visiter Chaux-des-Crotenay en août 1986. Voici un texte qu'il a écrit dans la revue Breizh après cette visite (reproduit avec l'aimable autorisation de l'auteur et de la revue). J.-Y.G.

A LA RECHERCHE DE L'AUTHENTIQUE ALESIA

PAR
YANN
BREKILIEN



On lit, dans les fameux albums d'Astérix, l'interrogation : «Alésia ? mais où est donc Alésia ?» qui entraîne la sèche réponse : «Personne ne sait où est Alésia». C'est bien exact, personne ne sait, du moins de façon sûre, où se situe le combat le plus tragique de l'histoire des Celtes. De nombreuses hypothèses ont été émises à ce sujet, près de 25 sites différents ont été proposés, depuis La Ferté-Alais, dans la région parisienne, jusqu'à Vernègues, dans les Bouches-du-Rhône. Il y a quelquefois d'excellents arguments en leur faveur, mais le plus souvent il s'agit seulement d'une ressemblance de nom. Il est, d'ailleurs, exact que beaucoup des localités qui sont sur les rangs (Alise, Alaise, Allèze, etc.) s'appelaient Alésia à l'époque gauloise. Cela ne prouve rien. Il y avait en Gaule autant d'Alésia qu'on trouve aujourd'hui de Hauteville ou de Montaigu. Selon certains, le mot «alésia» signifierait tout simplement «hauteur escarpée». Il viendrait de la racine indo-européenne pal- (la chute du p initial est caractéristique du vieux celtique). Selon d'autres, il ne faudrait y voir qu'alisia, «l'alsier» (nom d'arbre). Mais d'autres encore, y voient une idée de blancheur, donc de sacré. Cela demanderait à être prouvé, mais paraît très vraisemblable si l'on songe que d'anciennes Alésia (Alise-Ste-Reine, Alaise) ont conservé le culte de sainte Reine, c'est-à-dire de Rigantona, «la Grande Reine», déesse-mère des Celtes.

Ce n'est donc pas la toponymie qui nous révélera où se situait l'Alésia de la Guerre des Gaules. Bien au contraire. Pour que le lieu ait conservé son nom, il aurait fallu qu'il continuât à être habité. Or Florus (*Épitomé III-10*) nous apprend qu'après la capitulation, César fit brûler et raser Alésia. On s'en va même du sel sur son emplacement pour en interdire la reconstruction. Pour qu'un site soit celui de la bataille d'Alésia, la première condition est donc qu'il ne porte pas un nom dérivé du toponyme gaulois Alésia.

CERTAINEMENT PAS ALISE-SAINTE-REINE

Malgré le texte de Florus, tous les manuels d'histoire enseignent comme un dogme que l'Alésia dont parle César est Alise-Sainte-Reine, à une cinquantaine de kilomètres au nord-ouest de Dijon. L'idée en a été émise pour la première fois au IX^e siècle

ISTOR

cle par un moine d'Auxerre et elle a été érigée en doctrine officielle près de mille ans plus tard par Napoléon III qui avait des prétentions d'historien.

J'avoue que personnellement ça ne me dérangeait guère et que, tout en sachant qu'elle était contestée par certains non-conformistes, j'admettais sans discussion cette doctrine défendue par les gens sérieux de l'Université, jusqu'au jour où, écrivant mon roman «La Louve et le Sanglier», j'ai eu à raconter la bataille d'Alésia et donc à en décrire le cadre. C'est alors que je me suis aperçu que la théorie officielle ne tenait absolument pas debout. Non seulement elle est incompatible avec le récit de César, mais encore elle est par elle-même parfaitement incohérente. Bien d'autres s'en étaient aperçus avant moi, mais je le constatais à mon tour de façon évidente. Pour soutenir qu'Alésia, c'est Alise-Sainte-Reine, il faut admettre : 1° que Vercingétorix et César étaient tout deux de parfaits crétins ; 2° que César était si nul en calcul que lorsqu'il écrit 3 000 pas (de 1,47 m), ça veut dire 7 kms et que lorsqu'il parle de 400 pieds (de 0,29 m), cela fait 600 m ; 3° qu'il n'était pas plus fort en orientation et appelait «montagne au nord» une colline sise dans l'azimut 310°, c'est-à-dire au nord-ouest 1/4 ouest !

On sait que je ne nourris pas de sympathie particulière pour Jules César, ce triste sire cruel, débauché, voleur, vantard et arriviste, mais je n'irais jamais soutenir qu'il était idiot. C'était, au contraire, un politicien retors, un général habile et un bon écrivain. On ne le voit pas commettre la stupidité de se détourner de la route que, battant en retraite, il suivait dans la plus grande hâte, pour accompagner Vercingétorix dans une région où ni l'un ni l'autre n'avaient rien à faire ! Il aurait été trop heureux que son ennemi lui laisse la voie libre vers le sud et n'aurait pas manqué d'en profiter, plutôt que d'aller s'enfermer entre une circonvallation et une contrevallation, pour s'y faire attaquer des deux côtés (ce qui a bien failli lui être fatal).

Vercingétorix, lui non plus, n'était pas stupide, sans quoi il n'aurait pas remporté sur l'armée romaine sa belle victoire de Gergovie. Et parvenir à imposer son autorité à l'ensemble des nations gauloises, plus jalouses les unes que les autres de leur indépendance, il fallait le faire ! Ce n'était, certes, pas à la portée d'un homme dépourvu de génie. Mais alors, s'il n'était pas idiot, qu'aurait-il été faire sur la montagne d'Alise-Sainte-Reine, sans intérêt stratégique et bien facile à assiéger ?

LE PORTRAIT-ROBOT

J'en étais là de ma perplexité quand ma femme a déniché dans une bibliothèque de gare un numéro de la revue «Les dossiers de l'histoire» (n° 38) consacré à Alésia. Y était exposée la découverte «qui change tout» d'un éminent archéologue, André Berthier, correspondant de l'Institut. Ce savant, qu'on ne peut accuser de partialité, puisqu'il n'a aucune attache avec la région concernée et, quand il s'est intéressé au problème d'Alésia, dirigeait des fouilles en Tunisie, a imaginé une méthode géniale pour identifier le site du combat. Il a procédé comme la police. A partir des témoignages de César, de Florus et d'autres écrivains antiques, ainsi que des analyses qu'en ont faites divers experts topographes, il a fait exécuter par un dessinateur un portrait-robot qui ne pouvait qu'être strictement objectif. Puis il a promené, centimètre par centimètre, ce portrait-robot sur les cartes à la même échelle de Bourgogne, de Franche-Comté et de Savoie. Et soudain, victoire ! Le portrait-robot coïncidait trait pour trait, dans tous ses détails, avec un site du Jura, celui de Syam - la Chaux des Crotenay. C'est un impressionnant éperon barré triangulaire, entre deux rivières coulant au fond de gorges infranchissables (ce que César appelle des *flumina*, des rivières faisant obstacle) qui se rejoignent au pied de la pointe et continuent, confondues, au long d'une plaine de 3 000 pas romains. De chaque côté de l'éperon, des montagnes de la même hauteur que lui. Au nord, une éminence de dimensions trop importantes pour pouvoir être comprise dans les lignes d'un assaillant...

L'aspect étant identifié, il n'y avait plus qu'à l'interroger. André Berthier, autour de qui s'est vite constituée une petite équipe dynamique de savants, d'universitaires, d'officiers, s'est

rendu sur les lieux, *De Bello Gallico* en mains. Si son hypothèse était exacte, à tel endroit on devait trouver des murs, à tel autre des fossés. Murs et fossés étaient bien au rendez-vous. Et, en grattant la terre, on trouvait une pointe de javelot par ci, un pied de lance par là, des monnaies, une clé romaine ailleurs. Et même (découverte capitale) de ces fameux *lilia* de César, ces pièges constitués de trous coniques au fond desquels était fiché un pieu pointu.

LA CONTRE-ATTAQUE DES «ALISIENS»

Après avoir lu le n° 38 des Dossiers de l'histoire, j'ai lu le n° 43 qui contient la réponse de partisans de l'hypothèse classique à la thèse d'André Berthier. Mais alors là... Si les arguments de Berthier m'avaient en partie convaincu, la réponse de ses adversaires, elle, m'a donné une quasi-certitude : la quasi-certitude que l'oppidum où Vercingétorix a livré son dernier combat est bien le site de la Chau des Crotenay. Car l'inanité des arguments des «Alisiens» en est bien la meilleure démonstration. Pour défendre l'in vraisemblable doctrine officielle, ils en sont réduits à trafiquer le texte de César, à en proposer des traductions truffées de contre-sens qui leur vaudraient une très mauvaise note au bac. On les voit écrire que César «avait pris la direction de la Séquanie», quand le *De Bello Gallico* précise qu'il se rendit chez les Séquanes (*in Sequanos* : in avec l'accusatif = aboutissement d'un mouvement). On les voit donner à *admodum edito loco* le sens de : «un lieu assez élevé, alors qu'*admodum* n'a jamais voulu dire «assez» mais au contraire, «très, tout à fait, absolument». Ils sont si gênés que *finis Haeduarum et Sequanorum* veuille dire «la frontière entre Eduens et Séquanes» qu'ils remplacent d'office «frontières» par «territoire». Et tout à l'avenant.

Où mais, va-t-on me dire, on a trouvé à Alise-Sainte-Reines, dès les premières fouilles, une quantité impressionnante de casques gaulois, d'armes et de monnaies romaines et gauloises. Ça, c'est bien vrai. Malheureusement, ces fouilles ont été effectuées sur l'ordre de l'empereur Napoléon III, par des militaires. La discipline faisant la force principale des armées, quand on ordonne à un militaire (surtout si son avancement est en jeu) de trouver des monnaies antiques, des armes et des casques, il trouve des monnaies antiques (à Paris, ça s'achète sur les quais) des armes et des casques. Vous les avez vus, vous, ces armes, ces casques ? Moi non plus. Il paraît qu'ils sont sous clef dans les greniers du musée de St-Germain et que si vous êtes bien avec le conservateur, il vous avouera qu'on ne peut pas les montrer au public parce qu'ils datent de l'époque mérovingienne...

Bon, j'admets qu'on a pu trouver sur place des armes qui n'ont pas été apportées par l'armée et je sais qu'on découvre encore aujourd'hui des traces de fossés. Encore que beaucoup de ces fossés semblent être des fossés de drainage d'une zone naguère marécageuse, mais passons. Qu'est-ce que cela prouve ? Qu'il s'est déroulé ici une bataille ou même des batailles ? Et quand ce serait ? Des batailles, il y en a eu d'autres, beaucoup d'autres, un peu partout. Au temps de la Gaule, sous l'Empire, au Moyen-Âge. Pourquoi celle-ci serait-elle celle d'Alésia ?

LES FOUILLES DE LA CHAUX DES CROTENAY.

J'ai eu le plaisir, cet été, de passer quelques jours avec les chercheurs, aussi charmants qu'érudits, qui fouillent le site de la Chau des Crotenay, ils m'ont montré les remparts cyclopéens de l'oppidum gaulois, des monuments religieux très curieux, des murs de la contrevallation romaine (l'*agger* était en pierres sèches, car la couche de terre est bien trop mince, dans ce secteur, pour qu'on puisse en faire des banquettes), les trous de poteaux des palissades. Ils m'ont fait voir les objets qu'ils avaient détectés : fragments d'armes, clous, clé, débris de poterie, monnaies, couteau antique. Mais ce qui m'a ému et impressionné, c'a été de les voir, sur l'emplacement présumé du camp nord de César, mettre au jour, en grattant le sol, l'enceinte d'un bastion.

La malchance veut qu'aucune des pièces qu'ils ont exhumées ne puisse être datée de façon certaine : il s'agit d'objets de métal, donc non datables par le carbone 14, et de céramique commune, dépourvue de style. Quant à la stratigraphie, elle est hors de question, faute de couches de terre sur le roc. Il faut espérer que la patience des archéologues aura un jour sa récompense et qu'ils déterreront des ossements ou des objets typi-

ques qui pourront être datés avec certitude de l'époque de la guerre des Gaules. La découverte qui, jusqu'à présent, fait le plus cruellement défaut est celle des traces d'au moins une habitation. Mais il faudrait fouiller, centimètre par centimètre, des centaines d'hectares et les fouilles ne sont ouvertes qu'un mois par an. On ne peut rien attendre de la photo aérienne, puisqu'il n'y a pas de cultures. Seule la chance...

LA BATAILLE, SELON CESAR

Il n'y a guère qu'à la Chau des Crotenay que la bataille a pu se dérouler exactement comme César la décrit. Les Romains battaient en retraite et, venant du pays des Lingons (Plateau de Langres) passèrent chez les Séquanes (Franche-Comté) pour gagner au plus court la *Provincia*, qui s'étendait vers le nord jusqu'à Genève. Trois itinéraires étaient possibles : par la cluse de Nantua, par Pontarlier ou, entre les deux, par le col du Gyps. Ce dernier était le plus court et c'est lui qu'il choisit, comme Vercingétorix l'avait prévu. L'armée gauloise le rejoignit sur le bord de l'Ain, dans la cuvette de Crotenay, où la cavalerie l'attaqua. Elle était victorieuse quand César lâcha la horde germane qu'il tenait en réserve, avec des chevaux frais. Les germains s'emparèrent d'une hauteur qui domine la cuvette et bousculèrent les Gaulois. La victoire se transformait en défaite et l'armée gauloise, selon le plan qui avait été prévu pour cette éventualité, se replia à une vingtaine de kilomètres au sud, sur l'éperon barré de la Chau des Crotenay où se dressait, à l'extrême pointe, une citadelle inexpugnable et, plus haut, l'oppidum. La seule voie d'accès menant, sur l'arrière, au col du Gyps, empruntait au départ la profonde gorge de la Lemme où il était impossible à une armée de s'engager avec tous ses bagages si un ennemi occupait le promontoire. Vercingétorix installa ses troupes, non pas dans l'oppidum, mais dans un camp qu'il fit établir et fortifier sur le flanc est, dans un large espace dominant la gorge de la Saine et d'où il était facile de débouler dans la plaine. Il avait, à l'avance, fait entasser dans la place du ravitaillement pour plus d'un mois. Le passage était verrouillé. César ne pouvait plus avancer. Il fut obligé de planter son camp dans la plaine de 3 000 pas précédant le confluent des deux rivières.

Le général romain commença les travaux de siège. Il barra toute la vallée avec des fortifications, il faut le dire, généralement conçues. Il établit sur les hauteurs environnantes 23 postes fortifiés (de petits détachements pouvaient grimper sur ces hauteurs et s'y retrancher, mais il aurait été impossible à une armée d'y passer). Les Gaulois étaient enfermés. Ils avaient fait de leur mieux pour empêcher les travaux, avaient harcelé les constructeurs, mais les Romains étaient tenaces. Une sortie de la cavalerie s'était soldée par un échec : une fois encore, les auxiliaires germains avaient sauvé les troupes romaines en déroute.

Quand César apprit que Vercingétorix avait envoyé ses cavaliers constituer une armée de secours, il doubla ses fortifications vers l'extérieur, sauf sur la montagne du nord, la Côte Poire, qu'en raison de sa vaste superficie, il n'avait pu englober dans ses lignes. Il établit, sur la pente et à son pied, des retranchements (ceux que j'ai vus) occupés par deux légions.

L'armée de secours arriva enfin et campa sur la colline de Surmont, en retrait des lignes romaines de mille pas à peine. Une première attaque allait être victorieuse quand, une fois encore, la cavalerie germane sauva l'armée de César. Une seconde attaque échoua encore du fait des pièges machiavéliques que les Romains avaient semés en avant de leurs fortifications. Alors les Gaulois apprirent que le point faible du dispositif ennemi était le camp nord. Vercingétorix fit mouvement avec 60 000 hommes et gagna en une nuit l'arrière de la Côte Poire (la distance à vol d'oiseau n'était pas grande, mais il y avait des montagnes à contourner). Ils se cachèrent jusqu'au lendemain midi : l'arrière de la Côte Poire, en forme de U s'y prête admirablement. Le soleil à son zénith donna le signal de l'attaque générale. Les légions du camp nord plièrent, mais César se porta à leur secours avec des troupes fraîches. Pourquoi le reste de l'armée de secours ne profita-t-il pas de cet instant décisif pour charger ? Mauvaise appréciation de la situation ? Jalouise entre chefs ? Manque de discipline ? Cette erreur sauva César et perdit la Celtie.

Tout cela est cohérent et conforme aux récits de César, de Florus, de Plutarque, de Strabon, de Diodore de Sicile. L'hypothèse officielle situant Alésia à Alise-Sainte-Reine n'a pas cette cohérence et est incompatible avec les textes.

Yann BREKILJEN